

Au Primaire

La discipline conduite par le couple d'instituteurs Monsieur et Madame [REDACTED] était à la « Margaret Thatcher »... de fer !

Souvent, la brosse, pour effacer le tableau, lancée avec puissance, traversait la classe pour s'écraser sur l'épaule ou la poitrine d'un gamin ou d'une gamine dissipés, dans un nuage de poussière de craies.

La règle en bois devenait, dans leurs mains, un instrument de torture pour les doigts, mais le plus classique restait encore la claque derrière la tête.

Heureusement, nous avons trouvé une parade pour anticiper le coup : nous utilisions, pour nous protéger, en guise de bouclier, nos bras et nos mains. Néanmoins, parfois, il était trop tard...

Un jour, le front de mon voisin vint heurter violemment la règle posée sur le bureau et son arcade sourcilière éclata.

Mes parents étaient amis avec le maître et la maîtresse. Pourquoi et comment, je ne pourrais pas vous le dire ! Alors qu'E-mails, SMS ou toutes autres formes de communications n'existaient pas encore, après avoir reçu une « raclée » en classe, j'en récoltais une seconde en rentrant à la maison. Allez savoir comment ils étaient au courant ???



Nous passions tout de même de bons moments ensemble. En effet, mes parents les invitaient quelquefois à la pêche aux écrevisses, en Cévennes. En règle générale, nous partions de nuit, pour arriver au bord du ruisseau aux aurores. Nous sortions nos nasses appelées « balances », et à l'intérieur, nous y disposions quelques morceaux de viande.

En quelques heures, ces parties de pêches devenaient miraculeuses, et nous remplissions nos grands sacs en toile de jute, de ces crustacés d'eau douce.

Parmi les souvenirs, qui ont marqué ma jeunesse, comme un fer rouge sur le cul d'un taurillon, il y a celui du CRITERIUM (ou porte-mine).

Ce matin-là, en classe, le fils « d'un ouvrier agricole » me fait admirer son CRITERIUM et me propose de le lui racheter.

Vous imaginez ! UN CRITERIUM ! Le summum du crayon ultramoderne.

Moi, le fils d'une riche famille du village, je n'en ai pas, et je n'ai pas même un sou en poche pour le payer ! Toutefois, je ne m'avoue pas vaincu.

Après le déjeuner, vers 13 heures, comme tous les jours, je passe faire « la Bise » à mes grands-parents. Ils habitent la maison voisine de la nôtre, sur la place du village.

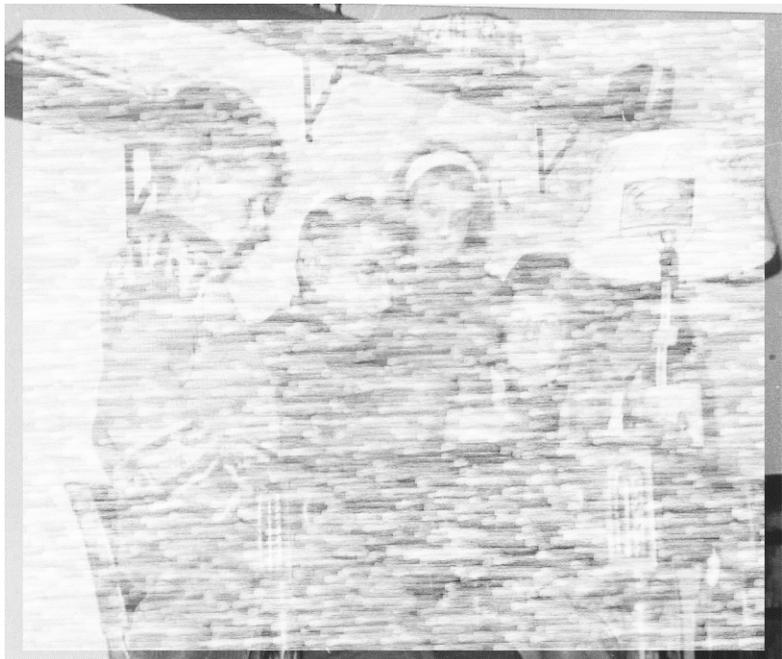
Sur le bureau de mon papé est posée une pièce de cinq francs. Elle attire mon regard et mon intérêt ! Ni une, ni deux, sans penser à mal, et surtout sans me faire remarquer, je la glisse prestement dans ma poche. Loin de moi, l'idée de voler mon grand-père.

L'après-midi, en classe, je reprends les négociations avec mon fameux copain et l'affaire est conclue.

Oui, mais voilà... L'information se propage rapidement et son écho, à la maison, en fera souffrir mon ego.

Le lendemain matin, je traverse le village, derrière mon grand-père, pour me rendre à l'école, restituer le fameux CRITERIUM, et récupérer l'argent chapardé. Ce jour-là, il y a du monde sur les bords de la route, plus que d'habitude. Quelle honte !

Les devoirs d'école restent aussi des souvenirs cuisants. En arrivant à la maison, et après avoir goûté, ma sœur cadette Corinne et moi, nous nous installons à la table de la salle à manger pour faire nos devoirs. Notre père s'assoit entre nous. Sa méthode, pour faire entrer les leçons dans nos petites têtes, était simple : les gifles et parfois les coups de pied au derrière.



Michel, Papa, Corinne et Maman

Avec ce régime, pratiquement journalier, et même avec un bon potentiel, nous ne pouvions pas devenir des lumières. Nous étions continuellement dans la peur et la crainte, mais aussi dans la recherche de l'esquive.

Quant à notre frère Michel, plus jeune de 3 et 4 ans, il bénéficiera, allez savoir pourquoi, d'un régime de faveur. Cela dit, il ne deviendra pas, comme nous d'ailleurs, une lumière ! Malgré cela, dans la vie, nous avons tous fait notre petit bonhomme de chemin.

Quelques années plus tard, à la fin des études en primaire qui nous préparent au certificat d'études, nous apprenons, en cette année 1962, que nous sommes les derniers de ce cycle. Désormais, les fins d'année (F1 et F2) après le Cours moyen 2^{ème} année disparaissent pour laisser place à la sixième et la cinquième au collège.

Envers et contre toutes les prévisions d'échecs annoncées par l'instituteur et par mes parents, j'obtiens avec brio mon certificat d'études. Puis, dans la foulée, je réussis deux concours auxquels papa avait décidé de m'inscrire : le lycée agricole et le lycée d'étude générale. Son choix se portera, bien évidemment, sur les études générales au Lycée Joffre de Montpellier, où j'entre en 1964.

À ce propos... Je ne me souviens pas de réjouissances particulières ou tout simplement des félicitations. « Je crois que dans notre famille, les compliments devaient se penser, mais pas se dire ».

À la même époque, je me souviens de l'Abbé ████████ le curé du village. Je devais avoir entre 12 et 15 ans.

Le week-end, de retour à la maison, après une semaine au pensionnat, je participe, avec les copains à la réalisation du journal paroissial. L'attraction du nec plus ultra de la technologie de l'époque : la ronéo manuelle. Pour nous les jeunes, cette machine est plus intéressante que le journal en lui-même.

Comme d'ailleurs, les énormes cigares que lui fournissent régulièrement des amis Belges, et qu'il nous offre avec complaisance durant notre initiation à l'apéritif.

En général, il nous sert une sorte de pastis maison, dont l'alcool est quasiment pur, sans coupage. Cette boisson, explosive doit friser les 70° ou 80°.

Il possède aussi une R8 Gordini. Avec son bolide, il décide de me conduire à Montpellier pour récupérer une batterie (l'instrument de percussion) que je viens d'acquérir. Alors que nous roulons à près de 170 km/h sur l'autoroute, il me dit :

— « *Je ne suis pas à fond, car la voiture est encore en rodage !* »

Il devait vouloir « m'enfumer », comme on dit aujourd'hui.

Il y aurait beaucoup à dire sur notre coopération, car elle était remarquable, mais je voudrais finir l'évocation de son souvenir avec notre participation à la recherche d'un réseau de « traite de blanche ». En effet, la préfecture de Montpellier l'avait missionné pour cette enquête. Travailler avec la police était un peu son job. Il œuvrait pour l'État, en plus de son ministère sur la paroisse de Boisseron, tout en enseignant dans une chaire de sociologie à la faculté.